

PATRICK
TUDORET

Petit traité de bénévolence

*Au-delà de la bienveillance,
aimer pour agir*



Petit traité
de bénévolence

Du même auteur

- Fromentin, le roman d'une vie* (biographie), Les Belles Lettres, 2018.
- Printemps acide* (roman policier), De Borée, coll. « Marge noire », 2018.
- Le Bonheur et autres brouilles. Chroniques du journal* La Montagne, Les Belles Lettres, 2017.
- L'Homme qui fuyait le Nobel* (roman), Grasset, 2015 ; « Mon Poche », 2018. Prix Claude Farrère et prix des Grands Espaces en 2016.
- Dictionnaire des mots manquants* (collectif), Thierry Marchaisse, 2016.
- Le Soir des péninsules* (poèmes), L'Harmattan, coll. « Accent tonique », 2012.
- Dictionnaire du pays bigouden* (album, textes et photos de l'auteur), Le Télégramme, 2010.
- L'Écrivain sacrifié. Vie et mort de l'émission littéraire* (essai), INA-Le Bord de l'Eau, 2009. Grand Prix de la critique littéraire et prix de l'essai Charles Oulmont de la Fondation de France en 2009.
- La Rochelle, figures libres* (album), Éditions Sud-Ouest, 2008.
- La Gloire et la Cendre. L'ultime victoire de l'Empereur* (récit), La Table Ronde, 2008.
- Les Hauts Plateaux* (théâtre), L'Œil du Prince, 2005.
- Créances douteuses* (roman), La Table Ronde, 2003.
- Rue de Budapest* (nouvelle), Éditions 95 B, 2001.
- Le Loir et Cher* (collectif), Romain Pages Éditions, 1998.
- La Nostalgie des singes* (roman), La Table Ronde, 1997.
- Les Jalousies de Sienne* (roman), La Table Ronde, 1994.
- Impasse du Capricorne* (roman), La Table Ronde, 1992.

Patrick Tudoret

Petit traité
de bénévolence

Au-delà de la bienveillance, aimer pour agir

Tallandier
ESSAIS

© Éditions Tallandier, 2019
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2808-1

*À la mémoire d'Anne de Courtivron
et du père François Brossier,
dont la vie n'aura pas permis la rencontre.*

*À leur bénévolence infinie
et à notre radieuse amitié.*

« L'enfer, c'est de ne plus aimer. »

GEORGES BERNANOS

« Se dépasser pour s'atteindre. La formule ressemble à une devise, mais c'est un fer de lance. »

MARCEL MOREAU

Introduction

L'automne agonise. Voulant échapper aux chasseurs qui ratissent la plaine, un superbe faisan vénéré est venu se réfugier dans nos murs. Il est là, dans un des angles du jardin clos, tapi entre le lierre qui dévale le mur, le bas du peuplier et son parterre de verts éteints. Plus méfiant qu'apeuré, il sort de temps à autre de sa tanière improvisée pour explorer ces lieux plus qu'hospitaliers, considérant le gros banc d'ormeau comme un abri putatif. Depuis la porte-fenêtre de la cuisine, je vois son masque noir et son col blanc détonner dans l'ocre et les roux dominants, puis son corps bien bombé et le panache de sa queue sans fin. Et du coup, nous n'osons plus sortir de peur de le faire fuir, de l'envoyer, comme au ball-trap, au-devant des fusils qui pointent, là-bas, tout près. Sois tranquille vieux frère, nous disons-nous en sourdine, tu es ici en pays

neutre, dans une Suisse improvisée, sise en plein Vendômois, et puissent ces murs antiques, à moitié dévorés par la mousse, mais encore solides, te protéger tant qu'il le faudra. Et si cette simple neutralité passive était déjà un embryon de bénévolence ? Un premier pas, certes modeste, sur ce chemin sinueux ? On m'objectera que la passivité n'est pas forcément bien intentionnée et que pourrions-nous faire qui nuise au fringant volatile ? Certes pas dénoncer sa présence à ses poursuivants : c'est peu le genre de la maison. Mais perdre patience, oui, alors peut-être, sortir, profiter du jardin et hâter sa fuite suicidaire. Alors, oui, bien sûr... Ce n'est qu'à la nuit tombée, le jappement des chiens ayant cessé, les silhouettes sombres ayant déserté les champs, qu'il prendra son envol, trompant, pour cette fois, la vigilance des chasseurs.

Dans cette th ba de au milieu des champs, toute illusion semble vaine. Et, mieux encore qu'ailleurs, j'y sais trop que la vie humaine n'est souvent, sous ses oripeaux – fussent-ils d'organdi ou matelass s d'or –, que gesticulations paniques, comédie des apparences, ballets des illusions, singeries pathétiques et je n'échappe pas, moi-même, à cette millénaire pantomime. Aussi en faut-il beaucoup pour m'impressionner. Ce qui m'impressionne aujourd'hui, blessé comme chacun par la vie, mais conscient, aussi, du bonheur

qui est le mien ? La bonté, la générosité, l'amour, portés à leur plus haut degré : la grâce.

Après le sérieux grain qui a abîmé la nuit, le temps vire au beau. Un ciel délesté de ses nuages et qui s'enfuit là-bas, dans un sillage de bleus, par-delà l'horizon. Plus loin, dans la vallée, le Loir a pris ses aises, débordant largement de son lit comme un enfant fiévreux qui refuserait de dormir. Il faut dire que roupiller, il l'a fait tout l'été comme une couleuvre indolente. À la tombée du soir, l'illumination de l'église installée pour Noël a pour vertu d'en éclairer les vitraux et c'est nous seuls qui, depuis le jardin, profitons du miracle que la nuit met en scène.

Depuis mon bureau offrant une vue oblique sur les pommiers nains et le grand poirier qui règne sur les lieux, je pèse le pourquoi de ce livre. Pourquoi ce petit traité de bénévolence dont l'idée me taraudait depuis pas mal d'années ? Proposons sans attendre une définition du mot, que je veux sortir du cul-de-basse-fosse où il croupit depuis trop longtemps. Dans une époque qui se délecte d'euphémisations tous azimuts et de bien coupables glissements sémantiques, il s'agit... d'agir. Glissements sémantiques, disais-je. A-t-on noté que l'adverbe « sans doute » ne veut désormais plus dire que... « peut-être »... ? Que l'on ne parle plus d'*avenir* – trop infréquentable, sans doute, parce que,

produit de la volonté des hommes, il est par trop responsabilisant et ne se bâtit, « sans doute », qu'à force de bénévolence –, mais de *futur*, anglicisme d mement estampillé, horizon vague qui échappe à tout pouvoir et s'impose à nous, cliniquement, « objectivement », tel le *fatum* des stoiciens ? C'est tellement rassurant. On peut aussi évoquer *tolérance*, ce bien vilain mot qui fait pourtant flo- r s dans les sphères «  clair es » de la *bienséance* et dans la bouche, il faut le dire, de beaucoup de démagogues. Son étymologie, qui ne sent pourtant pas bien bon, renvoie au latin *tolerare* signifiant « porter un fardeau ». De quoi nous dédouaner à peu de frais de tout élan humaniste, nous dispenser d'aller plus loin dans l'amour du prochain, de l'autre que soi-même... Porter un fardeau et supporter celui qui nous l'impose ou le constitue lui-même, voilà qui confine à la sainteté... Je me permets d'ironiser tant ce concept passe-partout, si commode, est bien chez lui dans ce monde dont la platitudo semble être le blason comme le beau fut celui des Grecs ou le cou- rage (*virtus*) celui de la Rome antique. Tolérer. Tolérer ce monde, celui qui le peuple, l'autre, celui qui, ami, connaissance, proche voisin ou étranger à notre culture, croise à un moment notre route, voilà qui nous dispense d'accepter, de comprendre ou tout simplement d'aimer... N'y aurait-il pas d'autres mots pour vêtir cette

inconsistance, pour la nourrir ne serait-ce qu'un peu ? Altruisme, amitié, fraternité ou, oui, tout simplement... amour, bénévolence, ces simples mots nous  corcheraient-ils la bouche ?

Pour préciser ce que j'entends par « autre », je dirais qu'il ne s'agit pas d'un « Autre » à majuscule, absolu hypostasi  qui serait le reflet de soi dans sa perfection, un peu comme dans *Le Banquet* de Platon, les sphères humaines (homme, femme et androgyne), amputées d'une moitié d'elles-mêmes, sont condamnées à errer pour se retrouver. De cette quête passionnée, le philosophe postule un amour inné que les humains éprouveraient entre eux. On incline à croire à l'amour universel, à l'*agap /caritas* dans le sens que le christianisme a donné à ce mot. Mais s'agit-il là d'un amour exclusif de son semblable, de la seconde moitié de la sphère (« l' me s ur ») ou d'un « tout diff rent » ? L'autre n'est-il pas celui qui, sur cette planète – et peut-être au-delà, qui sait ? –, n'est pas nous-même et peut nous enrichir de ses différences ? Ah ! Différence... L  encore ! Il suffit de prononcer ce simple mot pour avoir le sentiment d'assener un poncif des plus  cul s, fusant au ras des plateaux télé... Contrairement à ce qu'en fait un joli cliché, voyant en elle un absolu, la différence n'est pas non plus un « ailleurs » forcément meilleur, un bienfait en soi, ni une vertu *a priori*, dégagée

de toute contingence. Elle n'est qu'humaine et bordée par les sévères limites de l'humain. La différence pour la différence, comme l'art pour l'art, pouvant être, aussi bien, d'une immense richesse que d'une parfaite indigence...

Disons-le d'emblée, la bénévolence n'a rien à voir avec un reflet narcissique, ni les bons sentiments. Avec ceux-là, comme le disait Gide, on ne fait même pas de bonne littérature. Elle n'a rien à voir avec la rhétorique facile, astiqu e comme un zinc de bistrot, de ces réseaux dits « sociaux » qui font de la démagogie un outil d'avenir. Elle n'a rien à voir avec la bien-pensance usin e au kilomètre et autres discours victimaires de ce monde d boussole . Non, la bénévolence n'a rien de bien-pensant, mais elle est sans calcul et, surtout, sans arrière-pensée politique, sans ce fumet idéologique qui m'incommode trop souvent les narines. Un mot de Camus me revient qui éclaire mon propos : « Lorsque l'on a longtemps médité sur l'homme, par métier ou par vocation, il arrive que l'on éprouve une certaine nostalgie pour les primates : ils n'ont pas eux d'arrière-pensées... » Ah, l'espèce humaine ! *Homo pseudo-sapiens* ! Ce frère humain, désolant parfois, déconcertant souvent, comme nous le sommes nous-mêmes. Comme Camus, il faut en accuser le d senchante-ment, mais pour mieux revenir au bercail d'un

humanisme de volonté, se rabibochoer avec lui dans un élan renouvelé, chaque jour. À l'aube de chacun de ces jours, renouer avec la vie et choisir la vie vraie plutôt que la mort de l'âme, que la mort dans l'âme...

Autant le dire sans attendre, la bénévolence me semble refléter une certaine sagesse, une forme d'amour de l'équilibre, de l'harmonie, si chère aux Grecs ou aux pères du désert, bien loin de la démesure et des tentations extrémistes dont on voit trop souvent pointer le museau... Si je prône un certain chemin vers le bien qui peut nourrir toute relation entre soi et l'autre, je me méfierai toujours de certains marchands de bien (sans « s »), des ambassadeurs de cet « empire du bien », souvent pavé des meilleures intentions et parfois des pires.

Je préférerai toujours l'amour qui agit et soulève des montagnes, souvent en toute discrétion – oui, décidément, le mot « amour » écorcherait-il la bouche dans ce monde si épris de lui-même, si narcissique, si peu accessible à la considération de l'autre ? –, à une « solidarité » qui s'affiche et se contente souvent de cela, à une bienveillance vidée de toute substance par une lente et inexorable perversion de la langue. Aimer est le préalable et le socle absolu de toute vie, et j'entends ici en écho le célèbre mot d'Augustin d'Hippone : « Aime et fais ce que tu veux. »

Ce livre n'a certes aucune prétention à l'exhaustivité. Bien au contraire, il se propose d'aller droit au but de la bénévolence, à l'amour qui en est le sceau... J'y puiserai à de multiples sources, des plus antiques aux plus contemporaines. Que l'on y voie une manière – la plus « classique » qui soit – d'étayer mon propos, mais surtout un hommage, une marque de gratitude à l'endroit de tous ces auteurs qui, depuis tant d'années, ont bordé ma route et nourri ma réflexion.

Là où la bienveillance n'est plus aujourd'hui qu'une coquille vide, expropriée de son sens par un lent concassage de la langue, j'ai pour propos de (re)porter sur les fonts baptismaux l'antique et neuve bénévolence. N'est-elle pas une des formes les plus exigeantes, les plus durables, les plus puissantes de l'amour ? Les plus humbles aussi, accessible à chacun pour peu que l'on s'en saisisse ? Un socle sur lequel rebâtir un peu ce monde trop souvent désolé, privé de sens, trop plein de lui-même, aussi, c'est-à-dire de son propre vide, épris de son image déformée comme le pathétique Narcisse des *Métamorphoses* d'Ovide. La bénévolence est loin d'être un concept élitiste et abstrait. Elle est au contraire la forme d'amour la plus ouverte au grand nombre, la plus aisée à mettre en œuvre. Il serait donc d'autant plus inexcusable de se priver de ses ressources qui s'offrent à nous chaque jour. Redonner le droit

INTRODUCTION

de cité à la bénévolence, de la *benevolentia* latine à l'amour qu'elle exprime chez Descartes et nombre d'autres, telle est l'ambition de ce livre. Que l'on ne s'attende surtout pas à un manuel de bénévolence « en dix leçons » qui fixerait les dogmes de quelque orthodoxie, mais à un petit traité dans les lois du genre, avec ses tours et ses détours. Le partage, fervent, je l'espère, de quelques credo qui m'animent et peuvent emplir une vie, lui redonner du sens, doper sa part d'humanité. Pour en finir avec les bons sentiments, mais pas avec l'amour...

